# Théâtre Français. *Le Misanthrope*, *La Jeunesse de Henri V*. représentation au bénéfice de la veuve Caumont [extraits].

Il y avait autant de monde que la salle pouvait en contenir : les amateurs et habitués du Théâtre obéissent volontiers aux appels de fonds qu'on leur fait, lorsqu'on leur promet de si gros intérêts et une si forte somme de plaisir. Qu'il est doux de faire de bonnes œuvres en s'amusant, d'être généreux en allant à la comédie ! Que les vertus sont agréables et faciles, quand pour les pratiquer il suffit de voir un chef-d’œuvre de Molière joué par les plus excellents acteurs !

Fleury, dans le misanthrope, est naturel et vrai, plein de chaleur, de sentiment et d'expression ; son âme lui fournit des moyens : c'est l'âme qui fait l'acteur. Il est cependant défendu à Mlle Mars d'en avoir dans son rôle ; l'essence de la coquette est de n'avoir ni cœur ni âme, mais de feindre d'en avoir ; voilà ce qui rend le rôle ingrat et difficile. Il faut à force d'esprit, de finesse et d'art, à force d'enjouement et de grâce, couvrir ce défaut de sensibilité, cette froideur radicale du personnage qui veut toujours être aimable, être aimée, sans jamais aimer, qui prétend émouvoir et toucher tous les hommes, en restant elle-même toujours calme et tranquille. La coquette est une glace brillante et polie.

Mlle Mars est donc obligée, par le caractère de son rôle, d'opposer constamment à la loyauté, à l'ardeur, aux emportements du misanthrope, une fausseté réfléchie, une dissimulation profonde, un artifice qui ressemble à la trahison, et met tout l'intérêt du côté de l'honnête homme si indignement trompé. Mais combien d'agréments l'actrice ne sait-elle pas répandre sur ce fonds odieux ? Quelle vivacité, quel enjouement, quel tour piquant elle donne à ses railleries ! Tous les secrets de l'art du débit sont employés pour varier cette conversation, où seule elle tient tête à quatre interlocuteurs, et défraie de sarcasmes et de bons mots toute l'assemblée. Comme elle imite le sentiment et la tendresse ! Quelle douceur, quel air de sincérité, quand elle veut porter la consolation dans l'âme du misanthrope ulcéré ! Que de dureté, de rigueur et de fierté, quand il s'agit de réprimer sa colère et ses sanglants reproches de cet amant bourru ! Avec quelle habileté Mlle Mars exécute ces manœuvres savantes ! Qu'elle possède bien cette tactique !

La scène avec la prude est celle où elle et le plus applaudie ; pourquoi ? Parce que les tirades sont longues, et qu'elle y est bien servie par son excellent débit et par son organe enchanteur ; parce que là, elle a raison contre la prude, et ne fait que se défendre d'une injuste agression : on prend parti pour elle contre cette vieille hypocrite comme on prend parti contre elle pour le misanthrope. Si c'était uniquement à l'art que les applaudissements étaient accordés, Mlle Mars ne serait pas moins applaudie dans la scène de la conversation, et dans tous ses entretiens avec le misanthrope ; jamais les spectateurs ne seront assez raisonnables pour applaudir des sentiments qu'ils n'approuvent pas quand ils sont bien exprimés, et pour ne pas rendre l'acteur ou l'actrice responsable des vices de son personnage. Mlle Mars ne doit pas souffrir de ce qu'il y a d'odieux dans la coquette : on doit lui savoir gré de ce qu'elle la représente si bien ; aucun rôle ne fait plus d'honneur à son talent, parce qu'aucun rôle n'en exige davantage, et ne présente plus de difficultés à vaincre.

Molière est le premier et le seul auteur classique pour la comédie. Tous les auteurs doivent étudier, analyser ces scènes, en suivre la marche, y chercher l'art du dialogue, et surtout apprendre de lui à fondre leur esprit dans le bon sens, à tirer leur comique du naturel et de la vérité. Entrons dans le délais de la scène d'Oronte ; voyons avec quelle force de génie Molière a peint toutes les petitesses, toutes les singeries, toutes les grimaces d'un auteur qui cherche des louanges pour ses petits vers. Le ridicule des lectures existait du temps de Molière, et la scène du sonnet ne l'a point corrigé ; il a même fait depuis ce temps-là de grands progrès. Ces lectures sont un des grands fléaux de la société pour les gens raisonnables ; mas la plupart de ceux qui la fréquentent s'en accommodent fort bien : en flattant l'amour-propre des lecteurs, ils satisfont aussi leur propre vanité ; ils s'imaginent passer pour connaisseurs, et se donner une réputation d'esprit en louant celui des autres. Il n'y a que cette gloriole très chimérique qui puisse faire supporter à tant d'hommes et de femmes étrangers aux lettres, l'ennui assommant de ces insipides lectures, auxquelles il est d'usage d'inviter aujourd'hui les gens connus et inconnus, comme à une fête, comme à un bal. Dieu sait quel bal et quelle étrange fête ! Heureux celui qu'un doux sommeil vient saisir à propos dès les premiers vers ! Mais ce serait une impolitesse, un manque d'usage. Il est reçu d'entendre et de dévouer toutes ces inepties, non seulement avec une attention marquée, mais encore avec tous les signes de l'admiration et de l'enthousiasme. Voyez la lecture du sonnet de Trissotin, et les transports des femmes qui l'écoutent ; c'est l'image des lectures de société : les femmes s'y distinguent par leur complaisance, leurs égards, leur politesse flatteuse, leurs éloges affectueux. Je ne crois pas que jamais aucune femme ait jamais dormi à une lecture, à moins que ce ne fût une vieille femme : elles y sont, au contraire, très éveillées ; si l'auteur qui lit est bien jeune, si sa physionomie est heureuse, si sa taille promet, elles assurent qu'il ira loin, et prédisent à son talent les plus brillants succès. Philinte représente dans la pièce de Molière un homme qui a l'usage du monde : observez combien il se montre empressé à louer les différentes parties du sonnet ; il sait qu'Oronte, en lisant ses vers, ne demande pas autre chose que des louanges ! Ce serait une grossièreté terrible de hasarder des conseils, et surtout des critiques. L'auteur proteste qu'il ne veut que des gens sincères ; il réclame la franchise et la bonne foi : fiez-vous à ce langage, c'est celui de l'archevêque de Grenade qui demande un censeur sévère pour ses homélies ; il lui ordonne d'être inexorable sous peine d'être chassé, et il le chasse à la première critique.

On est étonné qu'Oronte s'adresse à Alceste pour être loué ; il doit connaître de réputation ce frondeur chagrin ; mais on ne sait pas assez combien l'amour-propre d'un auteur est robuste. Oronte, de très bonne foi, croit ses vers admirables ; il compte encore plus sur son mérite qu'il ne se défie de l'humeur fâcheuse du Misanthrope, et il se flatte que l'approbation d'un homme si difficile lui fera un honneur infini dans le monde : il n'oublie rien de ce qu'il peut rendre le juge favorable ; il l'accable de politesses, de louanges, de protestations d'amitié, ce qui est d'autant plus théâtral que, dans la scène précédente, on vient d'entendre Alceste déclamer contre ces gens qui étouffent de caresses ceux qu'ils connaissent à peine.

Le misanthrope a beau se montrer récalcitrant à ces flatteries intéressées, Oronte ne se rebute pas ; il ne peut s'imaginer que cet homme de fer ne soit pas un peu amolli par tant d'éloges et refuse de la payer de la même monnaie. Il lit le titre d'un sonnet, et s'interrompt à plusieurs reprises pour préparer son auditeur à bien entrer dans l'esprit du sujet : ces interruptions sont très comiques, et absolument dans le caractère du lecteur, qui croit par-là prévenir toute les objections. Il s'épuise expliquer ce qu'est son sonnet, et ce qu'il n'est point ; à quelle occasion il l'a fait, en combien de temps ; c'est assez ordinaire des auteurs de tirer vanité de la facilité et de la promptitude de leur travail. Racine s'honorait d'avoir mis deux ans à composer *Phèdre* ; Voltaire se vantait d'avoir fait *Zaïre* en dix-huit jours. Avec tout son esprit, il ne voyait pas qu'on en pouvait conclure que *Phèdre* était à *Zaïre* ce que deux ans sont à dix-huit jours : *le temps ne fait rien à l'affaire*: réponse terrible devenue proverbe. Oronte a fait son sonnet dans un quart d'heure ; le mérite de l'ouvrage est proportionné au temps qu'il a coûté. Ce n'est pas d'un pareil sonnet que Boileau a pu dire :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Philinte, en homme du monde, admire et s'extasie pendant la lecture ; le misanthrope, en homme franc, dit des injures à ce vil complaisant, à ce fade adulateur ; mais, quand il est forcé de signifier lui-même son jugement à Oronte, il hésite, il est embarrassé, et prend un détour pour dire sa pensée. Jean-Jacques Rousseau est scandalisé de cette faiblesse ; il voudrait que le misanthrope dît crûment à l'auteur, sans ménagement, ambiguïté, ni détour, *votre sonnet est détestable*: il accuse Molière de ne pas soutenir le caractère du personnage. Chaque fois qu'Alceste répète *je ne dis pas cela*, il voudrait que Philinte lui dit : *Eh ! Que dis-tu donc traître ?* Le citoyen de Genève se trompe, comme celui lui arrive toutes les fois qu'il a la démangeaison de parler de littérature. Alceste n'est pas un homme grossier ; pour dire des duretés en face, il faut qu'il y soit poussé par quelque contrariété ; c'est un homme irascible, mais qui, de sang-froid, est incapable de porter la franchise jusqu'à une impolitesse choquante. Il garde d'abord quelque mesure avec l'auteur du sonnet, et ne lui rompt pas brusquement en visière, mais lorsque Oronte feint de ne pas l'entendre, lorsqu'il le fatigue et l'excède en le contraignant à s'expliquer plus clairement, c'est alors qu'il s'emporte et casse les vitres par ce vers énergique :

Franchement il est bon à mettre au cabinet.

Rien de plus admirable que les conseils de Molière aux gens du monde qui ont la manie de faire imprimer, pour le supplice du public, ce qu'ils ont composé pour leur amusement particulier : on ne pardonne les mauvais livres qu'à ceux qui travaillent pour vivre. Les courtisans, du temps de Molière, donnaient beaucoup trop dans le bel esprit ; non content d'affliger la société de leurs bagatelles, ils en faisaient gémir la presse : cette maladie s'était propagée jusqu'à la fin de la dernière dynastie. Du vivant de ces auteurs de qualité, on jugeait leurs ouvrages avec tous les égards dus à de grands seigneurs : après leur mort, on leur a rendu justice. En général, un homme qui a un rang, un état considérable dans le monde, se rend ridicule en se faisant auteur, à moins qu'il ne soit aussi grand, aussi riche au Parnasse, qu'il ne l'est dans la société.

Après les deux rôles du misanthrope et de la coquette, les plus importants sont ceux des marquis ; Armand et Michelot y ont mis un peu plus de mouvement qu'à l'ordinaire. Il me semble qu'ils n'ont pas encore une fatuité assez comique : ce sont toujours des marquis raisonnables plutôt que des marquis ridicules, mais ils n'osent pas se livrer ; ils craignent de faire rire à leurs dépens. On ne sait pas assez en quoi consistait le ridicule de ces marquis de Molière, et je n'ose moi-même blâmer la réserve de nos acteurs d'aujourd'hui.

Mlle Bourgoin jouait Eliante ; elle n'a dans ce rôle qu'une tirade, où il est de convention d'être applaudi, et qu'elle débitée de manière à mériter de l'être. Lacave, dans le rôle de Philinte, représente bien un homme de société, doux poli, tolérant, plein d'indulgence pour les faiblesses humaines.

*La Jeunesse de Henri V* a presque autant de succès que *Le Misanthrope*, quoiqu'il n'y ait assurément aucune comparaison à faire entre les deux ouvrages. La comédie du *Misanthrope* est du premier du plus noble genre : c'est un admirable tableau de la société. […]

Geoffroy.